

d'en haut, prêtes à rentrer tout entières dans le brasier pour sauver le moindre souffle d'Israël. Il n'est pas jusqu'à la femme de Rabbi Hanina qui lui demandât de prier Dieu pour leur subsistance : le ciel lui envoya un pied de table en or et quand son mari lui dit que la famille Hanina avait une table à trois pieds dans le jardin d'Éden, elle lui demanda de la retourner à son envoyeur. Ô miracle, le ciel accepta. C'est un plus grand miracle de retourner que de recevoir. Une main apparut et prit le pied en or dans celle de Rabbi Hanina.

Ma mère a de qui tenir, elle est un des piliers qui soutiennent la table de notre famille.

*Sur ton beau visage, je vois la tristesse.
Dans ton cœur, je lis toute ta peine.
Je voudrais te dire que je suis là,
Que je suis à toi.
Je voudrais que la joie illumine ton regard.
Je voudrais que jamais ne pleure ton âme.
Je voudrais te prendre dans mes bras et te réchauffer
Pour que plus jamais tu n'aies froid.
Alors je rêve. Je te vois dans ce jardin
Où, ensemble, nous cueillerons les fleurs
Qui feront le bouquet de notre amour.
Alors je rêve que tu me prends la main,
Et qu'ensemble nous allons vers la vie.*

MON PÈRE

Mon père est ma voix et mes yeux. L'affection qui nous lie l'un à l'autre est puissante et rare. Nous nous parlons surtout par les regards. Il me comprend sans mot dire. Il sait qui je suis, ce que je ressens. Quand il s'absente pour quelques jours, il emporte avec lui une partie de moi, et son départ crée un grand vide. Je voudrais que jamais il ne soit obligé de s'éloigner ainsi. Je me sens en sécurité auprès de lui, il sait calmer mes craintes. Sa gaieté me retient dans ce monde. Ses caresses endorment la douleur de mon corps, ses baisers sur mes joues raniment mon envie de lutter pour vivre.

Quand je le sens si malheureux pour sa famille, j'aimerais être différente. J'aimerais pouvoir marcher dans la rue à son côté, ma main dans sa main, qu'il m'accompagne à l'école, que nous nous promenions ensemble comme le font les pères et les petites filles. J'aurais aimé lui apporter mes notes de l'école, le cadeau que j'aurais fabriqué pour lui. J'aurais aimé aussi, je crois, être grondée pour une bêtise que j'aurais faite. Au lieu de cela, je lis le désespoir dans ses yeux, je devine les larmes dans

son cœur, et mon amour pour lui ne suffit pas à apaiser sa peine, son angoisse de me voir partir.

Sous ses allures de grand gaillard, mon père est un être fragile et sensible. On a l'impression qu'il peut tout supporter et que rien ne peut l'ébranler. Il fait montre d'une grande maîtrise de lui-même, ne s'emporte jamais, sait prendre du recul avant de juger, réfléchir avant d'agir. Ses erreurs ne le déstabilisent pas, elles le font progresser. Il est généreux, attentif, il a toujours un mot gentil, une parole aimable pour chacun. Jamais il ne montre ses soucis, ses chagrins. Et pourtant je sais que son cœur pleure à chaque instant pour Idan et pour moi ; ni mon frère ni moi n'avons pu le consoler.

Mon père aurait pu avoir une très bonne situation mais il a préféré s'occuper de ses enfants. Depuis dix ans, il court le monde, consulte tous les spécialistes qui existent. En 1993, il a abandonné son travail pour vivre auprès de moi. Il est toujours à l'affût des dernières avancées de la médecine qui pourraient être synonymes d'un nouvel espoir. Parfois, abattu par tant d'échecs et l'absence de progrès décisifs, il se replie sur lui-même. Il retourne à son ordinateur et s'absorbe dans la mise au point d'un programme pour Internet. Il se blâme injustement, il s'en veut de son impuissance. Il voudrait d'un coup de baguette magique pouvoir arrêter nos souffrances et offrir à notre famille une vie banale et sans histoires. Lirone est son plus grand réconfort. Il est intelligent et réussit tout ce qu'il fait. C'est lui qui perpétuera le nom de mon père, notre nom.

Dans ces yeux noir d'ébène je ne vois
que la tristesse.

Dans sa voix chantante je n'entends que les sanglots
de la tristesse.

Dans ses mains les caresses sont si douces
mais tremblantes de tristesse.

Mais il y a aussi tant de joie dans son cœur
qu'un simple sourire suffit à emplir son âme.

Tu ris à mon souffle,

Tu pleures à ma souffrance,

Tu chantes à ma voix,

Tu sanglotes à ma douleur.

Et puis tu t'en retournes les yeux pleins de larmes.

Moi je te regarde et je pleure de te faire souffrir.

Mes cris ne t'atteignent pas, tu ne m'entends jamais
te dire « papa ».

Et pourtant dans mon silence tant de fois je t'ai appelé.

Tant de fois je t'ai dit ne pleure pas,

Tant de fois j'ai voulu courir vers toi pour te prendre
dans mes bras,

Mais je suis restée là.

Je suis restée sans voix.

Et tu es parti avec les yeux emplis de larmes.

Mon papa regarde-moi.

Je t'aime et je veille sur toi.

Un jour toi et moi, on ira main dans la main
dans ce jardin où le soleil brillera.

Et un jour ma voix te dira :

Je t'aime papa.

EN CHEMINANT AVEC RABBI NA'HMAN

Savez-vous que le seul fait d'évoquer le nom des saints ou même de les voir de très loin constitue déjà une bénédiction ? Un malade était sûr de guérir s'il apercevait Abraham notre père, car ce dernier possédait une pierre précieuse qui avait cette faculté. Quand il partit, D.ieu plaça cette pierre dans le soleil. C'est pour cela, disent nos sages, qu'aujourd'hui encore nos malades se portent mieux le matin et qu'il est préférable de les visiter le soir pour avoir une idée véritable de leur état.

Je voudrais profiter de l'évocation de mon père pour parler d'un grand saint qui sauva le monde de la torpeur du mal, Rabbi Na'hman de Breslev. Qui était cet homme hors du commun ? Petit-fils du Baal Chem Tov, il n'écrivit pour ainsi dire pas lui-même. C'est son élève, Rabbi Nathan, qui fut l'homme de l'écrit et lui apporta toujours la preuve que son enseignement était compris. Car le peuple du Livre est aussi et surtout le peuple de l'oral. Je ne suis pas ici pour raconter l'histoire du peuple juif. Le Rabbi nous a enseigné la joie, la foi, la prière sincère dans la simplicité du cœur, la pureté. Se promener en forêt et parler à D.ieu comme à un

père, à un ami, se raconter et l'aimer, et surtout, ceci est l'essentiel, ne pas avoir peur. La tristesse est le plus grand péché. Où que tu te trouves, même dans les bas-fonds de l'échelle morale, D.ieu est près de toi. Plus le lieu semble vide de Lui, plus il en est plein. D.ieu attend, mère-père. Il t'aide sans que tu le saches. Si du fond de ton abîme tu cries vers Lui, tu peux te retrouver en un instant dans les hauteurs les plus pures. Tu as péché ? Oublie-le et dans la joie sers ton créateur. Et dans un moment propice où tu te sentiras fort, tu épancheras ton cœur, car l'arme la plus redoutable de Satan, c'est le doute : « Tu n'es pas digne de continuer à être près de D.ieu après ce que tu as fait. » Au contraire. Puisque tu as fait cela, D.ieu s'est rapproché de toi pour te protéger des attaques du mauvais penchant et de toi-même. Depuis que l'idolâtrie a disparu de la surface de la terre, l'épanchement vers l'autre est la plus grande tentation. L'homme ne faute que s'il est pris par un esprit de folie, disent nos sages. Or, la folie la plus grande aujourd'hui consiste à aller vers l'autre qui vous est interdit ou de penser à l'autre en faisant une chose interdite. Notre saint Rabbi a fait sortir de l'immense pharmacie que sont les psaumes de David un formidable remède destiné à se protéger de cette faute, mais aussi, si elle a été commise par vent de folie ou par inadvertance, à l'effacer. Il a promis à quiconque lirait ces dix psaumes sur sa tombe d'intervenir auprès de D.ieu et de fermer la porte de l'enfer.

Le voyage à Ouman, où se trouve le Rabbi, est un chemin emprunté par des religieux de toutes ten-

dances. Non parce qu'ils ont fauté, que D.ieu les préserve, mais parce que les fruits de ce voyage nourrissent et irradient toute l'année, car le Rebbe ne laisse pas un seul de ses visiteurs sans que le souffle de D.ieu l'ait traversé.

Sur ma requête, mon père s'y est rendu comme mon messenger. Je l'ai chargé de prier pour moi sur la tombe du saint et comme ce n'est pas dans mes habitudes de réclamer quoi que ce soit, mon père s'est exécuté aussitôt. À son retour, il s'est demandé si ma requête n'avait pas été une manière détournée de le pousser à effectuer ce voyage pour lui-même.

Il se trouvait dans un groupe de Français en partance pour Ouman. Plus de six mille hommes venus du monde entier devaient faire de même en cette veille de Roch Hachana. Ils visitèrent la maison du saint, simple témoin de la pauvreté exemplaire de celui qui se sait de passage. Rien de superflu, le minimum pour les besoins du corps. Puis, après avoir donné la *tsedaka* aux pauvres, chacun psalmodia sur la tombe du Rebbe les dix poèmes aux pouvoirs secrets dont les mots résonnent profondément en nous : « *Je bénirai* », « *heureux* », « *son chant est avec moi* », « *splendeur* », « *louanges* », « *Jérusalem* »... On dit que le Messie viendra grâce à ces dix psaumes.

Au lever du jour, comme pour réveiller le premier rayon du soleil, les hommes s'assemblèrent autour de la petite synagogue attenante au cimetière. Ils débutèrent la commémoration de la création du monde avec le souffle de celui qui enseigne que le vent, les oiseaux, les arbres, la voûte du ciel, sont

autant de réceptacles de la parole adressée au Très-Haut. Je ne sais ce qui se passa, mais mon père n'oublia jamais le feu de cette prière-là.

Deux jours passèrent comme un instant unique. Le lendemain, ils se purifièrent tous à la rivière du Rebbe qui, bien que froide, était à la fois Jourdain et mer Rouge. Ce n'étaient que chants, danses, joie éclairant les visages. Puis chacun entreprit une promenade dans les bois alentour, là où le saint avait l'habitude de s'isoler pour penser et prier.

Mon père revint joyeux de ce voyage. Il pria pour moi, mais comme le sait chacun d'entre nous, celui qui prie pour un autre est exaucé d'abord.

Mes trois premières années ont été bercées par ma tante. Auprès de moi, il y avait aussi mon frère Lirone, peu loquace mais toujours attentif. Le matin on se réveillait ensemble, il se levait, s'habillait et il fallait toujours se battre pour qu'il accepte de prendre son petit déjeuner. Puis il partait pour l'école et moi je restais seule. Cette solitude était bien plus lourde à porter quand Idan était à l'hôpital. Mes journées étaient alors une longue attente, celle du retour des êtres aimés. Diverses occupations venaient meubler les heures : on jouait un peu avec moi ou je jouais seule dans un coin, j'écoutais les bruits de la maison, on me donnait à manger, on me sortait. J'étais donc une petite fille calme, pour ainsi dire sans problèmes. Lorsque le moment de la sieste arrivait, je savais que ma solitude touchait à sa fin. En fin d'après-midi, ma tante et Lirone revenaient. L'ambiance de la maison changeait du tout au tout, il y avait du bruit, du mouvement. Chacun racontait sa journée, j'écoutais, on s'occupait de moi. Ces retrouvailles familiales étaient toujours trop courtes à mon goût. Bientôt sonnait l'heure du dîner, suivie de peu par celle de mon coucher.

Lirone était affligé par la maladie de notre frère et souffrait du manque de disponibilité de nos parents. Lorsqu'il n'était pas à l'école, il partageait un peu de son temps entre Idan et moi. Il me montrait beaucoup d'affection, même s'il ne se livrait pas à de grandes effusions. Il ne participait pas à mes jeux mais il ne manquait jamais de venir m'embrasser sur la joue lorsqu'il passait près de moi ; parfois, il murmurait qu'il m'aimait. Cette tendresse que nous avons déjà l'un pour l'autre se traduit aujourd'hui par une très forte complicité. Elle n'existerait sans doute pas si nous avions été une famille comme les autres. Là où il est, je suis, où qu'il aille, quoi qu'il fasse, je l'accompagne, quoi qu'il éprouve, je le ressens. Nous partageons de précieux secrets.

Sa *bar-mitzva* (profession de foi), célébrée en février 1992, compte parmi mes plus beaux souvenirs. À cette occasion, la famille au grand complet s'est rendue à Jérusalem. Ce fut un voyage difficile en raison de l'état de santé d'Idan, mais D.ieu, qui savait que c'était la première et la dernière grande joie que vivrait notre famille réunie, donna à chacun la force nécessaire pour ce périple.

Lorsque nous sommes arrivés à Jérusalem, la ville était transie par un hiver d'une exceptionnelle rudesse. Il neigeait sans discontinuer depuis plusieurs jours et les routes donnant accès à la capitale avaient dû être fermées à la circulation. Ce mauvais temps préoccupait beaucoup ma mère, qui craignait que les invités ne puissent se rendre à la fête prévue

pour le lendemain. Durant toute la journée, on s'affaira aux préparatifs, un œil tourné vers le ciel pâle d'où se déversaient des nuées de flocons. La nuit venue, ils continuaient de tomber doucement, réverbérant les lueurs nocturnes. L'inquiétude de ma mère n'avait fait que croître. À quatre heures du matin, n'y tenant plus, elle appela le secrétariat du Rabbi de Loubavitch à New York, qui à sa grande surprise lui répondit de la part du maître : « Ne t'inquiète pas, je vous bénis. »

Deux heures plus tard, tout le monde était réveillé et on alluma le poste de radio pour écouter le dernier bulletin météorologique. Chacun, anxieux mais plein d'espoir, tendait l'oreille : « C'est un miracle ! annonça le speaker, la neige a cessé de tomber et l'on espère la réouverture des routes d'ici une heure, une heure et demie. » Quel soulagement ! Tous pleuraient de joie. Alors je me suis approchée d'Idan et je lui ai murmuré : « Grâce à D.ieu, nos prières et celles du rabbi ont été entendues. »

La *bar-mitzva* est un moment crucial dans la vie d'un homme, elle marque la fin de son enfance, son entrée dans l'adolescence, à treize ans et un jour pour les garçons. La Torah précise qu'à cet instant l'enfant reçoit des étincelles divines qui développent en lui les bons penchants ainsi qu'un début de maturité lui permettant de distinguer le bien et le mal. Auparavant, l'enfant ne pouvait pas associer « pensée » et « action », dès lors il peut réfléchir sur les actes qu'il accomplissait jadis de manière machinale. Ce changement est rendu possible par les étincelles

offertes par D.ieu à chaque enfant : ces étincelles lui permettent de faire régner l'harmonie entre les deux forces essentielles que sont la pensée et l'action.

Dans l'esprit de l'adolescent se fait jour également le désir de devenir un adulte pour accomplir l'étape suivante de son existence : le mariage. Pour un homme, la *bar-mitzva* est pour ainsi dire la finalité de la circoncision (huit jours après la naissance) et le préambule de sa préparation au mariage qui achèvera de lui donner la pondération de l'adulte. (Les Juifs considèrent que celui qui reste célibataire n'est pas un homme accompli.)

La *bar-mitzva* est aussi un moment de réflexion pour toute la famille, qui examine alors si elle a bien rempli ses devoirs à l'égard de l'enfant au cours des années écoulées. Les textes fixent l'âge de la *bar-mitzva* à douze ans pour les filles et à treize ans pour les garçons, cependant l'ouvrage du saint Ari Zal, qui traite de la réincarnation, rapporte des témoignages selon lesquels des enfants auraient reçu les étincelles divines avant l'âge de neuf ans et auraient dévoilé des secrets du monde d'en haut...

Nous arrivâmes au mur des Lamentations vers huit heures trente. Quand Lirone mit les *tefillin* (phylactères) autour de son bras gauche et de son front, nous en sentîmes tous le joug. Ces deux petites boîtes de cuir contiennent des textes rappelant l'acceptation du trône divin et la sortie d'Égypte. En les fixant sur la tête (symbole de la pensée) et sur le bras (symbole de l'action), nous prouvons à D.ieu notre attachement et notre dévouement complet. Les garçons de plus de treize ans doivent porter les

tefillin tous les jours à l'exception des fêtes et du shabbat qui sont l'expression des mêmes symboles.

Puis Lirone sortit le rouleau de la Torah de son réceptacle, des poignées de bonbons furent jetées dans l'assistance et les chants retentirent. Lorsque Lirone commença à lire, le soleil perça l'amas de nuages laiteux pour inonder la place de lumière. La voix de l'enfant se fit d'abord entendre fluette, gorge serrée ; à mesure que les mots de la Torah prenaient leur envol, la voix devint voix du ciel. Elle portait haut, brisait ce mur du silence qui parfois se fait compact entre Dieu et l'homme. L'ange était en lui. Il remit ensuite le rouleau en place et des bonbons furent à nouveau lancés. Une délicieuse collation nous attendait : du thé, du café et du chocolat, des montagnes de croissants, de brioches dorées. Tout le monde s'embrassait, congratulait mes parents et Lirone. Moi, je restais debout, près du mur des Lamentations, j'approchai mes lèvres des pierres sacrées et je les embrassai. Ma tante Yaël m'a photographiée à cet instant, et je chéris cette image.

Nous sommes rentrés à la maison, heureux et sereins. Nous eûmes tout juste le temps de prendre un peu de repos que déjà il fallait nous préparer pour la soirée. Idan et moi, nous encourageons Lirone qui révisait le discours qu'il devait prononcer. Les femmes n'en finissaient pas d'arranger leur robe de fête, de vérifier leur coiffure. La tâche des hommes était à peine plus simple et moins fébrile. Lorsque nous fûmes enfin prêts, j'admirai la prestance de mes parents. Qu'ils étaient beaux ! Et surtout, leur visage rayonnait : une aura de joie sacrée les

enveloppait à l'heure où leur fils aîné entrait dans la sphère des commandements de la Torah.

Lorsque nous pénétrâmes dans la salle, nous découvrîmes qu'elle contenait à peine la foule de nos amis et des membres de notre famille. Tous écoutèrent en silence le discours de Lirone qui rendait hommage à nos parents. Ils étaient émus aux larmes. Puis ce fut à nouveau des chants et des danses, et le repas partagé. Je ne fus pas oubliée : Yaël demanda à l'orchestre de jouer ma chanson préférée, elle me prit dans ses bras et nous avons tournoyé sur la piste. Lorsque nous sommes rentrés, vers une heure du matin, nous étions fourbus mais heureux. Tant de joie, tant d'amour nous unissaient. C'était pour la vie.

Cher Lirone,

Mon frère exceptionnel, mon silencieux complice.
Tant de douleur partagée sans t'entendre te plaindre,
de peur d'accroître celle de nos parents.

Je voudrais que tu saches, mon frère aîné, que partout où tu es, en France ou en Israël, où tu poursuis aujourd'hui tes études, je sais quand tu as mal, quand tu as peur, quand la joie frappe dans ta poitrine et je voudrais te dire que tous les jours, je rêve de te prendre dans mes bras, de te protéger. Mais je n'en ai pas la force physique et je ne parle pas : les mots sont en creux au fond de moi. Même à ton oreille, ils ne sont que souffle inaudible. Alors je t'écris que je t'aime et que je regrette de te voir souffrir à cause d'une petite sœur qui te chérit dans le silence du cœur.

Le jour où mes yeux se sont ouverts à la vie,
J'ai vu ton beau visage,
Tu souriais de toutes tes dents.
Et j'ai su que toi et moi on s'aimerait.
Tu m'as prise dans tes bras,
Comme tu le fais chaque fois que tu es là.
Et j'ai senti ta chaleur contre mon corps,
J'ai senti ta douceur m'envahir.
J'avais chaud quand tu avais chaud,
J'avais froid en même temps que toi.
Aujourd'hui tu es loin de moi,
Mais ton âme câline berce ma vie.
Car elle est là près de moi
Et c'est moi qui la serre dans mes bras.
Comme ce jour-là.
À mon tour je te prendrai dans mes bras
Et je susurrerai à ton oreille ce message d'amour
qui brûle mes lèvres
Depuis ce matin où, pour la première fois,
Tu m'as prise dans tes bras.

JUDAÏSME

Le roi était assis tout au bout de l'allée. Ses légions, armées jusqu'aux dents, attendaient qu'un seul d'entre nous bouge pour nous transpercer de leurs flèches. Chacun savait que le roi exaucerait immédiatement le moindre de nos vœux, pour peu que nous réussissions à accéder à son trône. De loin, nous pouvions même distinguer un sourire avenant se dessiner sur son visage. Pourquoi nous provoquait-il ainsi ? Pourquoi devait-il ériger une telle forteresse entre lui et nous, opposer une telle résistance à nos requêtes, à notre volonté de nous retrouver en sa présence, nous qui étions ses sujets, ses enfants ? Certains d'entre nous n'avaient même rien préparé. Pas une demande, juste le plaisir de contempler sa grandeur, de voir de près sa magnificence, de marquer leur présence et de signifier qu'ils étaient aussi des sujets.

Le roi ne bougeait pas, sa garde était fixe. Tout à coup, un de ceux qui se tenaient là dans la foule s'engouffra dans l'allée, rentrant littéralement dans les soldats du roi. Nous pensions que la garde rapprochée ne tarderait pas à le mettre en charpie. À la stupéfaction générale, rien de tel n'eut lieu : les

soldats restaient immobiles, inoffensifs. En un instant, il se retrouva devant le piédestal. Sa Majesté quitta son trône et se précipita vers lui : « Mon fils, enfin, tu es là. » Le roi pleurait et celui qu'il appelait son fils aussi !

Dieu souhaite ardemment que nous traversions avec succès les épreuves de la vie, qui ne sont au fond, comme le montre cette histoire, que des pantins de bois uniquement destinés à nous donner le mérite d'accéder, par le don de soi, jusqu'à Son trône de gloire.

Combien de ces obstacles sont le fruit de notre propre imagination ? Notre mauvais penchant nous convainc que la raison est raisonnable. Mais seule la parole de Dieu est raison. Il n'y a pas des peurs, il n'y a que la crainte de Dieu. Il n'y a pas plusieurs dieux, celui de l'argent, celui de l'amour, celui de la douleur... Il n'y en a qu'un, qui déverse sur nous ses différents attributs lorsque nous franchissons les obstacles chimériques dressés par nos propres faiblesses.

Je suis juive.

J'appartiens à un peuple qui pourrait ressembler aux autres. La seule différence peut-être, c'est que l'un de nos ancêtres fut le premier à plonger dans la mer sans savoir qu'elle allait s'ouvrir. Peuple maintes fois voué à la destruction, maintes fois survivant. Je suis croyante. Cette affirmation peut sembler évidente. Pourtant, chaque jour je la réitère, je lui donne un surcroît de sens.

Dans une famille très pauvre, le père rêvait d'avoir un fils instruit dans la Torah. Après de longues années de privations, le jeune homme put acquérir une connaissance hors du commun. À son retour chez lui, son père, pour l'honorer, convia de nombreux invités pour le shabbat. Au moment du vin de sanctification, il demanda à son fils : « Alors, qu'as-tu appris à l'école talmudique ? – J'ai appris que D.ieu a créé le ciel et la terre. » Les invités se mirent à rire. Rouge de confusion, le père, comme pour donner le change, lui dit : « Même ta sœur qui a cinq ans sait cela ! Ne me dis pas que c'est tout ce que tu as appris ! » Il demanda à la petite fille : « Qui a créé le ciel et la terre ? » La réponse ne se fit pas attendre. Le fils, qui avait acquis le ciel après beaucoup d'efforts, répondit à son père avec un amour profond mêlé de reconnaissance : « Elle, elle le dit ; maintenant moi, je le sais. »

Suivre la Loi, notre loi, cela semble à beaucoup, et même à ceux de chez nous, un parcours tellement difficile, à ce point dénué de légèreté, de spontanéité, qu'il annule toute relation avec la vie. Ceux qui choisissent ce chemin, qui est sans doute le chemin le plus long, s'apercevront qu'il est sûr et praticable. Le plus court, en revanche, ne permet pas toujours d'arriver à bon port. Le chemin le plus long est balisé, avec ses interdictions, ses mises en garde, ses appels à la prudence. Si on suit les indications, on ira jusqu'au bout de la route. Le chemin le plus court est périlleux. Prendre les raccourcis oblige à gravir le flanc de la montagne, avec ses pré-

cipices, ses ruisseaux aux pierres glissantes et ses éboulis. C'est le libre arbitre. Et qui peut décrire la solitude de celui qui a quitté la route...

Ma religion connaît la nature humaine. Par exemple, elle ne demande pas à l'homme de travailler sans relâche et sans réflexion. Un moment dans le cours de sa vie, de sa semaine, elle lui ordonne de s'arrêter, de vivre autre chose, d'assouvir sa faim autrement. Elle lui demande de regarder le monde qui l'entoure, non seulement de le regarder mais de le voir, de le sentir, de l'apprécier, et ainsi de progresser en lui-même encore et toujours. Toute la semaine l'homme se nourrit de son labeur, une fois par semaine il doit se nourrir de spirituel. Cette nourriture lui donnera de l'énergie pour les six autres jours. Combien de gens sont épuisés, combien de gens aspirent à quelques heures de repos mais ne les prennent pas ? Puis la fatigue s'accumule, déclenchant l'irritabilité, l'agressivité, l'intolérance et que sais-je encore ? Eh bien, celui qui suit le code de la Torah ne peut pas, ne doit pas en arriver là parce qu'il y a le septième jour, le jour de repos que l'on appelle shabbat.

« D.ieu termina l'œuvre de sa création. Et Il se reposa le septième jour de toute l'œuvre qu'il avait faite. D.ieu bénit le septième jour et le proclama saint. » Quand Il chassa Adam du jardin d'Éden, Adam Lui demanda : « Comment pourrai-je vivre aussi loin de Toi ? » C'est alors que D.ieu lui offrit le shabbat, un instant de paradis sur terre. Point de travail, point de contraintes, uniquement vivre la lumière divine. Le corps, que nous avons fatigué pendant la semaine par les obligations tant religieuses

que profanes, à shabbat, nous préparons pour lui les meilleurs plats et quand il se réjouit, nous prions et nous étudions. Dans le sommeil profond de la matière du corps, notre âme fait des échappées dans les hauteurs d'un monde d'avant la faute. Dieu nous aide pour cela. En plus du jardin-shabbat où nous cultivons les connaissances infinies nous reliant à Lui, Dieu nous a détaché en ce temps une âme supplémentaire, pour ne pas dire un supplément d'âme, qu'Il nous reprend dès les dernières lumières de séparation, au moment de plonger à nouveau dans le profane.

Pour sentir l'importance de ce repos sanctifié, il faut vivre la rentrée de la « reine shabbat » dans la maison. Toute la semaine, tel un fiancé, la famille vivra à l'heure du shabbat. Les trois premiers jours avec le regret de son départ, les trois derniers avec l'espoir de sa venue. Chaque instant de la semaine est relié à un instant du shabbat. Le religieux, même si ce n'est pas une obligation, dès qu'il verra un beau fruit, l'achètera pour shabbat. Le lendemain, un vin vieux. Un habit neuf, c'est celui de shabbat. Shabbat, c'est aussi des parfums, ceux du jardin d'Éden, c'est la lumière allumée par les femmes car elles les avaient éteintes à l'aube du sixième jour, celles qu'on retrouve au temple de Jérusalem. C'est aussi le goût, car la manne les contenait tous, autant celui du grain de coriandre que du raisin sec, des bonbons à la framboise, sourire des enfants, et des pains salés pour les anciens à l'âme légèrement décollée.

Dieu nous dit : « Mes chers enfants, croyez-vous que je ne connais pas votre penchant au mal ? Où étiez-vous quand j'ai créé le ciel et la terre ? Vous

avez du mal à résister à la nourriture, au bon vin, à l'épanchement vers l'autre. De tout cela faisons une bonne action. En ce saint jour de shabbat, faites-le devant moi. »

Shabbat, c'est l'homme d'avant la faute, c'est la maison du couple en harmonie, tout à la fois terre de Jérusalem et chambre nuptiale dans le ciel des ciels. Mais comment parler d'un fruit, si ce n'est en le goûtant ?

Et quand l'homme quitte le lieu de prière, deux anges l'accompagnent. Lorsque la table est mise, que les lumières du jardin d'Éden sont restituées sur la table, que le pain et le sel s'y trouvent comme sur la table de propitiation qui se faisait devant le Saint des Saints, l'ange qui représente le bien dit à l'autre : « Que tous les shabbats soient à l'image de celui-ci. » L'ange du mal dit *amen*. Un flot de sainteté jaillit et cette lumière inondera chaque instant de la semaine.

Tout le repos du shabbat n'est en fait qu'un travail immense en D.ieu. S'il fallait le résumer en deux mots, je dirais que c'est le pain et le vin.

Être juif, c'est un état. Vous savez, c'est comme un vêtement qui s'appelle soi. Ma petite histoire est imbriquée dans la grande histoire d'un peuple. Et comme tout homme qui reconnaît son limon, je pleure de joie de lui appartenir. Que l'on ne prie pas pour moi, car je ne suis là que pour une courte durée. Allumer des bougies, verser des larmes, seulement pour une transition. Mais prier pour mon peuple, c'est prier pour ma subsistance qui s'inscrit dans le prier pour moi

avez du mal à résister à la nourriture, au bon vin, à l'épanchement vers l'autre. De tout cela faisons une bonne action. En ce saint jour de shabbat, faites-le devant moi. »

Shabbat, c'est l'homme d'avant la faute, c'est la maison du couple en harmonie, tout à la fois terre de Jérusalem et chambre nuptiale dans le ciel des ciels. Mais comment parler d'un fruit, si ce n'est en le goûtant ?

Et quand l'homme quitte le lieu de prière, deux anges l'accompagnent. Lorsque la table est mise, que les lumières du jardin d'Éden sont restituées sur la table, que le pain et le sel s'y trouvent comme sur la table de propitiation qui se faisait devant le Saint des Saints, l'ange qui représente le bien dit à l'autre : « Que tous les shabbats soient à l'image de celui-ci. » L'ange du mal dit *amen*. Un flot de sainteté jaillit et cette lumière inondera chaque instant de la semaine.

Tout le repos du shabbat n'est en fait qu'un travail immense en D.ieu. S'il fallait le résumer en deux mots, je dirais que c'est le pain et le vin.

Être juif, c'est un état. Vous savez, c'est comme un vêtement qui s'appelle soi. Ma petite histoire est imbriquée dans la grande histoire d'un peuple. Et comme tout homme qui reconnaît son limon, je pleure de joie de lui appartenir. Que l'on ne prie pas pour moi, car je ne suis là que pour une courte durée. Allumer des bougies, verser des larmes, seulement pour une transition. Mais prier pour mon peuple, c'est prier pour ma subsistance qui s'inscrit dans le prier pour moi

*Laisse-moi penser à ta vie.
Laisse-moi voir tes yeux qui brillent.
Laisse-moi regarder ton cœur.
Je veux te dire qu'à l'aube de ta vie,
Le soleil est entré,
Et tu éclos de mille joies.
Dans tes yeux,
Sur tes lèvres,
La vie respplendit.
Et tu grandis Son nom,
Et tu grandis Sa parole en allant vers Lui.
Va, parcours les chemins,
Et jette les mots qui t'amèneront un matin vers Lui.
Va, cours vers ces actions qui te ramèneront vers moi.
Je t'attendrai les bras chargés de cadeaux.
Comme ce soir,
Où je t'attends pour te dire que je t'aime.*

Idan avait voulu naître dans cette famille. Comme lui, je suis venue pour réaliser certaines choses. Idan savait que je devais le rejoindre un jour et il m'attendait. Nous devions être à nouveau réunis pour remettre sur la bonne voie le destin de ceux que nous aimions de tout temps. Je devais en quelque sorte seconder Idan et lui succéder. Dès l'instant où Idan m'a vue dans mon berceau, nous sommes entrés en communication, par le regard et l'odorat. Pendant nos trois années de vie commune, nous ne nous parlions pas avec des mots, puisque ni lui ni moi ne pouvions émettre le moindre son intelligible, mais nos esprits communiquaient, nos âmes se réchauffaient mutuellement.

Quant à moi, il me fallait appréhender cet environnement et mettre en place des jalons pour l'avenir. Idan avait accompli sa part mais il devait encore préparer notre famille à son départ. Nous parlions de tout cela et de notre amour dans notre précédente existence. Notre mission est simple à énoncer mais ô combien difficile à mener à bien : nous devions ramener les membres de notre famille vers l'amour et vers la paix. Idan me guidait, me dirigeait,

m'aidait à entrer dans mon rôle, me préparait à ma tâche en me transmettant les données du puzzle. Son devoir achevé, il est parti, me laissant maîtresse de mes décisions. Mais il veille encore sur moi et me prodigue parfois ses conseils.

Idan était au centre des préoccupations de notre famille. Il entretenait avec notre mère une relation si fusionnelle qu'ils se comprenaient d'un simple regard. Elle devinait s'il était content ou contrarié, elle connaissait toute la gamme des maux qui l'assaillaient et savait le prémunir contre les tourments inutiles. Lui, parvenait d'une manière ou d'une autre à lui montrer son amour. Il pouvait lui rendre sa sérénité quand elle était envahie par la lassitude. Idan et moi, nous ne partagions pas la même chambre. J'avais la mienne avec mes jouets, mes poupées, tout ce qu'il fallait dans une chambre d'enfant.

La vie suivait son cours, sans grands événements si ce n'est les séjours de plus en plus fréquents d'Idan à l'hôpital. Puis vint le temps de la séparation. Idan avait fini son travail ici-bas, il avait planifié tout ce que je devais faire et nous nous sommes dit adieu. Un après-midi de mars 1993, il fit une « fausse route », c'est-à-dire qu'il avala de l'eau dans les poumons. Il fut transporté d'urgence à l'hôpital. Ma mère l'accompagna. Cependant tout ne s'est pas déroulé comme prévu. Idan devait mourir immédiatement mais il n'a pas pu. Pour ma mère cela aurait été insupportable, même mon père n'aurait pu l'endurer. Alors son corps est resté, mais son esprit s'était déjà éloigné. Pendant huit mois, plongé dans

le coma, il a fait des allers-retours entre la vie et la mort pour ménager nos parents. De temps en temps, j'allais voir mon frère à l'hôpital, et nous « parlions » ensemble à notre manière, dans l'intimité de nos pensées.

Cela a été une période très dure pour nous tous. Idan luttait à la fois pour et contre sa mère, qui ne le laissait pas partir. Elle ne pouvait se résoudre à la défaite après tant d'années. C'était impensable, c'était intolérable. Elle s'était battue avec sa propre vie contre cette mort. Idan était déchiré par ce terrible dilemme. Moi-même, je ne sais plus si je priais pour qu'il meure ou pour que ma mère le chérisse encore. La nuit, quand tout le monde dormait, mes larmes montaient vers Idan.

Pendant huit longs mois ma mère est restée au chevet d'Idan, n'acceptant de le quitter que pour quelques heures, quand mon père la relayait. Un puits noir me traversait le cœur. Non seulement mon frère ne reviendrait pas, mais une des personnes que j'aime le plus au monde, ma mère, avait disparu momentanément. Elle passait à la maison pour m'embrasser et se doucher. Mon père, ma tante et Lirone m'entouraient de leur affection, redoublaient d'attention à mon égard. Rien n'y faisait, rien ne pouvait combler ce vide immense.

Ma tante faisait son possible pour remplacer ma mère, elle se mettait en quatre pour maintenir un rayon de soleil dans notre foyer assiégé par l'obscurité. Elle m'emmenait souvent en promenade et me proposait sans cesse de nouveaux jeux. Ceux-ci

avaient également pour but de stimuler mes réactions, mon langage, car on commençait alors à donner raison aux craintes de ma mère à mon sujet. Lirone s'occupait de moi à sa façon. Depuis que ma mère était avec Idan, mon père passait davantage de temps à mon côté dans la journée. Il m'entourait de son amour, tissant un étroit cocon de tendresse pour me protéger des lendemains menaçants. Il s'efforçait de me distraire, de peur que je ne devine le drame qui se jouait dans ce lointain hôpital. Il ignorait que j'en savais autant que lui et même davantage.

J'aurais tant voulu pouvoir lui dire qu'Idan ne serait plus là avec son corps mais qu'il resterait près de nous avec son esprit. Que son esprit serait en moi, qu'il continuerait de veiller sur nous et de nous accompagner quoi qu'il arrive. Mais je devais encore patienter avant de pouvoir « parler ». Mes parents devaient traverser cette épreuve sans mon réconfort. Je puisais la consolation dans l'amour de mon père et étais incapable de lui rendre ce bienfait. C'était un tourment de savoir et de ne rien pouvoir dire. Il est douloureux de constater que tout le monde peut « savoir » et que personne n'ose lever les yeux par peur d'affronter la vérité.

Moi, je savais et j'attendais l'échéance car j'étais en quelque sorte « programmée » pour que ma maladie se déclare au départ d'Idan ; il me fallait attendre car mes parents n'auraient jamais supporté deux enfants condamnés en même temps. Moi, je savais que nous étions nés pour mourir, car je suis revenue de là-bas avec un but très précis, réunir les enfants que j'avais eus et qui s'étaient dispersés.

À cette époque, mes capacités physiques avaient déjà commencé à décliner et je faisais des efforts surhumains pour dissimuler ma déchéance. J'avais l'impression de m'effriter. C'était un geste que je ne pouvais plus exécuter, alors que la veille encore j'y parvenais. Aussi je trouvais des mouvements de substitution pour atteindre le même résultat. Je remportais un certain nombre de modestes victoires car personne ne se rendait compte de mes difficultés. Mais ces succès dérisoires n'entravaient pas l'évolution de la maladie. Ils étaient tout autant une succession d'échecs. Lentement mais sûrement, la maladie se développait en moi, insidieusement, sans faire de bruit. Il fallait absolument que mes parents ne sachent pas, pas encore, il fallait leur épargner cette douleur supplémentaire.

Et puis, par un bel après-midi ensoleillé, Idan est parti. Il est décédé le jeudi 28 octobre 1993, à l'hôpital du Kremlin-Bicêtre. Ma mère s'est évanouie de douleur. Elle qui avait maintenu ce petit corps en vie pendant tant d'années, elle n'avait finalement pas réussi à le retenir. Elle avait perdu la dernière bataille. Idan, lui, avait gagné le paradis. N'y tenant plus, il avait profité de quelques instants où ma mère était éloignée de sa chambre. Enfin seul, il avait pu s'envoler tel un bel oiseau à qui l'on vient d'ouvrir la porte de sa cage. Il est parti vers un ciel plus bleu, un soleil brillant, vers l'espoir. Après la mort, l'âme sort du corps et traverse un long tunnel au bout duquel se trouve une grande lumière. D'après la tradition juive, ce tunnel correspond au

caveau des patriarches, à Hébron, où sont enterrés Adam et Ève, Abraham, Isaac et Jacob ainsi que leurs femmes Sarah, Rébecca et Léa. Toujours d'après la tradition, Adam, avant sa faute, était investi d'un tel degré de sagesse et de sainteté qu'une grande lumière émanait de son corps. Or, toutes nos âmes proviennent de celle d'Adam...

Ainsi, je devais me résoudre à me séparer de la présence protectrice d'Idan. Je savais cependant que son esprit resterait près de nous, qu'il parlerait dans ma tête et dans mon cœur. Je sais également qu'Idan m'attend dans son paradis car pour moi aussi sonnera un jour l'heure du départ. Les joies et les plaisirs que j'ai trouvés en ce monde ne peuvent être comparés à ceux qui m'attendent là-bas. Je le sais car j'y suis déjà allée. Plus de cris, plus de larmes, mon corps sera si léger que je ne le sentirai plus, il ne m'encombrera plus, je n'en aurai plus besoin. J'entendrai les chants, les rires et je sentirai des parfums de fleurs. L'autre nom du paradis est le jardin d'Éden. Au sens premier, c'est un jardin que le Créateur planta dans un lieu appelé Éden. Ce lieu se situe en Orient. Dans le chapitre 11 de la Genèse, il est écrit qu'un fleuve sort d'Éden pour arroser le jardin ; de là, il se divise et part dans quatre directions. Le Créateur plaça Adam, l'homme qu'il avait façonné, dans le jardin d'Éden afin que celui-ci cultive et garde le jardin... Cependant, le jardin d'Éden possède une autre signification. Il est une allusion à un état de conscience où la délectation et le profit (fruits) sont permanents et infinis. Les kabbalistes

expliquent que le jardin d'Éden est spirituel. Il correspond à des degrés des sphères célestes que l'homme peut atteindre après un travail constant et laborieux sur ses défauts afin de purifier son être et d'élever son âme. Le jardin d'Éden est un lieu où les âmes supérieures se rassemblent pour jouir de la Lumière divine.

Il existe en fait deux jardins d'Éden, celui qui se situe sur la terre et celui du Ciel. Dans le jardin terrestre, séjournent pendant douze mois les âmes des personnes qui ont quitté ce monde. Le jour du shabbat, ces âmes montent vers le jardin d'Éden céleste. Les personnes qui ont vécu suivant les règles de la Torah verront leur mérite récompensé par ce jardin des délices. En ce lieu, le jour et la nuit sont égaux. Les sages y étudient les secrets de la vie, leur nourriture est bien entendu spirituelle, et ils jouissent également de parfums délicieux qui flottent dans un air pur. La sainteté baigne les âmes des sages dans une atmosphère de plénitude parfaite et sans fin. Les sentiments de haine n'existent pas dans le jardin d'Éden, l'activité principale y est l'étude – au sens le plus profond du terme – de la Torah. L'antithèse du jardin d'Éden est l'enfer, qui attire les personnes vers le bas et place les âmes des défunts face à leurs agissements passés.

Comme tu m'as manqué,
Comme mon cœur a pleuré.
Tous ces jours sans toi, je n'avais plus rien.
Toutes ces nuits, sans ta présence, je pleurais.
Je ne sentais plus ton odeur dans la maison,
Je n'entendais plus tes rires,
Je ne vivais qu'à demi grâce à ton souvenir.
Je t'ai entendu rire et pleurer en silence,
Je t'ai vu sourire et serrer les dents,
J'ai respiré ton odeur et je m'y suis attachée.
J'ai gardé mes larmes et je t'ai appelé chaque matin.
J'ai crié ton nom chaque nuit.
J'ai crié : Ne me quitte pas, j'ai besoin de toi
pour guider mes pas !
J'ai crié : Je t'aime !
Et je savais, je savais que tu ne m'abandonnerais pas
Parce que ton amour pour moi n'a d'égal que le mien.
Je t'aime.

*

Les jours passent et je pense à toi.
Tu es loin de moi,
Mais je te sens près de moi.
Les nuits s'écoulaient longues et mornes,
Et à mon réveil tu n'es toujours pas là.
Moi, je pense à toi.

J'entends ton rire,
Je vois tes yeux rieurs qui m'appellent,
Mais je ne peux pas courir vers toi.
Je lis mon nom sur tes lèvres,
Mais seul le vent peut transporter mon désir de te parler.
Seule, dans ce fauteuil,
Je pleure pour la première fois,
Car je ne peux pas ce soir te serrer dans mes bras.
Mais un jour, tu seras là,
Et moi à côté de toi,
Un jour, ensemble, on rira,
On courra dans un jardin en fleurs.
Un jour, je jetterai ce clavier
Et ma voix te dira je t'aime.

COUP DE CHAPEAU

Le 28 octobre 1993, le livre d'Idan s'est refermé et celui d'Annaëlle s'est ouvert. Moi aussi j'étais vaincue. Lors de mon entrée en scène, je ne tenais plus debout. Ma maladie s'était déclarée. La mort d'Idan ne marquait pas la fin du combat de mes parents, ils allaient devoir lutter pour ma survie. J'allais sur mes trois ans. Ma tante a été très affectée par la mort d'Idan, mais elle s'est montrée suffisamment forte pour apporter à ma mère tout le soutien dont elle avait besoin. À partir de cette époque, je suis allée à la crèche.

À la même période, de nouvelles personnes sont entrées dans ma vie.

Un livre serait trop court – et encore serait-ce vraiment le sujet ? – pour rendre hommage à celles et ceux qui m'ont fait du bien. Je ne parle pas de la cellule familiale, où chacun a sa place, conscient de ses devoirs, performant dans son action.

Je parle du vaste monde, à ce point grouillant d'individus qu'on en éprouve finalement un intense sentiment de solitude. La majorité des hommes s'ignorent, c'est là le danger. Dans cette foule d'âmes et de corps, la plupart passent et disparaissent,

s'accrochent un instant puis finissent par lâcher. Et parmi ce large champ de tournesols aux têtes obstinément orientées vers le noir soleil du silence, il en est quelques-uns qui, à votre grande surprise, vous regardent droit dans les yeux : ce sont eux que j'appelle mes amis.

Ils sont devenus mes amis non parce qu'ils ont découvert que j'écrivais, pas plus qu'en raison de cette force religieuse qui me fait aujourd'hui recevoir beaucoup d'appels téléphoniques du monde entier. Non, mes amis m'ont aimée avec la nudité de la parole non partagée. Ils ont d'abord aidé mes parents. C'était non seulement leur devoir du cœur, mais tout leur être aspirait à cette évidence. Comme pour les remercier, là-haut et ici-bas, D.ieu m'a faite écriture. Par leur foi en l'homme, ô miracle, et avec l'aide de D.ieu, je leur offre aujourd'hui bien volontiers mes conseils et j'ai finalement grâce à eux le mérite de guider ceux qui me voyaient perdue.

La liste de mes héros serait trop longue si elle devait être exhaustive. J'en privilégierai quelques-uns au fil de ces pages, qui ne seront pas que des amis. Car vous n'êtes pas sans savoir qu'on ne se rencontre pas par hasard. D'ailleurs, chez nous, le hasard n'existe pas.

Ma première pensée va aux G.J., nos plus proches amis, qui exaucent le moindre de nos vœux avant même que nous l'ayons formulé. Je les aime profondément. Issus d'une union ashkénaze-séfarade, ils sont à la fois le bruit et la rigueur. Des enfants joyeux couronnent la bonté de ce foyer (que les trois garçons et la grande fille soient bénis éternellement). Ils

font partie de la famille. Dans mon autre existence, la mère était ma sœur, qui était elle-même la mère de ma tante et de ma maman. Quant au père, il met un tel entrain à organiser nos sorties, des vacances aux repas de shabbat, et à aplanir nos ennuis ! Toujours proche de nous lors de chacune de mes hospitalisations, il ne compte ni ses nuits ni ses jours, en dépit de son travail, pour être présent si nécessaire. Il propose, il organise, il nous aime. Il est joyeux, il est comme un père pour moi. Il l'était dans mon autre vie.

Cette famille parisienne chez qui nous passons la majorité des shabbats et des fêtes nous permet notamment de vivre un Pessah mémorable alors que je sortais à peine d'une opération délicate et que ma mère ne voyait pas quelle compagnie aérienne m'accepterait comme passagère. Nos deux familles se sont retrouvées à l'aéroport : je revois encore les jeunes garçons avec leurs sacs à dos remplis de livres d'école. Cette scène me fit sourire car je savais que les deux gamins seraient plus souvent à la piscine qu'à leurs devoirs de vacances !

Il y a aussi les Maxime et Estie, les précurseurs, les Jacques, les Martine, les Sonia, les Gilles, les Albert et Dominique, le cœur ouvert, garni de bontés comme une table de roi, qui prennent quasi quotidiennement des nouvelles de nous. Mon père, d'ailleurs, leur doit une certaine surcharge pondérale à cause des pâtisseries de shabbat qu'il « étudie » soigneusement en mon nom... J'ai une pensée sucrée pour le marchand de crêpes (il se reconnaîtra) : il n'est pas un déjeuner ou un dîner à l'hôpital où il n'y eût pour toute la

famille des mets dont l'odeur, tant à mon saint Idan qu'à moi, nous allait droit au cœur. J'espère que dans le jardin d'Éden, il y a aussi un coin pizza.

Et toi, Guy, tu es l'hospitalité même. Mon frère Lirone connaît le chemin de ta maison aussi bien qu'il connaît notre propre porte. Je suis contente de t'avoir retrouvé. Très jeune, me disais-tu, tu dessinais des enfants dans le noir fusain de la Shoah. Sache que tu l'as bel et bien vu, cet enfer de terre qui a dépassé l'autre. Et si nous sommes dans ton cœur, c'est qu'en fait, derrière le voile de cette vie, nous fûmes unis dans une autre. Tu étais le cousin de mon fils Yacov et de Yeochoua (Lirone), tu étais mon neveu cher et tendre.

Bien sûr, de temps en temps, ils cèdent à la tentation et me demandent s'ils vont réussir telle ou telle entreprise, devenir milliardaires,... Je ne suis pas voyante, et je suis surtout profondément convaincue que le don de D.ieu, c'est D.ieu lui-même. Alors je leur réponds à tous qu'il faut se rapprocher de Lui. Je leur dis que D.ieu ne retiendra pas sa main pour eux, puisqu'ils donnent sans compter.

Et puis il y a celle que j'appellerai sobrement mon amie. Nous nous sommes aimées au premier regard : elle ne savait rien de moi mais j'en savais déjà beaucoup sur elle.

C'est quelques jours avant le départ d'Idan que j'ai retrouvé celle que j'étais venue chercher. Comme prévu, elle est arrivée dans ma vie le vendredi précédant la mort de mon frère. Elle s'occupait d'une association d'intégration pour enfants handicapés, et

mes parents souhaitaient qu'elle facilite mon entrée dans la crèche que je fréquentais. C'est ainsi que nous nous sommes rencontrées. Elle m'a prise dans ses bras, et aussitôt j'ai su l'indéfectible amitié qui nous unirait ici-bas.

Elle venait régulièrement me voir à la crèche ou à mon domicile. Elle est dans mon cœur depuis la première minute.

Aucun lien familial ne me rattache à elle dans cette existence. Cependant, dans ma précédente vie, elle était ma fille et je l'ai aimée et protégée autant que j'ai pu ; mais elle est morte avec moi. Aujourd'hui, je suis revenue.

En somme l'amitié, c'est aimer Dieu. Nos Pères nous disent : « Trouve-toi un maître, achète-toi un ami. » Trouver un maître, c'est bien sûr le chercher, mais c'est se confier à la grâce de Dieu. Dans la famille aussi, c'est Dieu qui définit ceux qui vont vous entourer. En revanche une amitié s'acquiert, se cultive comme un jardin, comme un arbre qui doit donner de beaux fruits. Un ami, c'est une pierre précieuse qu'il faut avoir sans cesse peur de perdre. Si un ami n'est pas éternel, l'amitié l'est. Car ce qui en l'autre est éternel, c'est la parcelle de divinité qui réside en nous : c'est l'Éternel.